

gore, que rien n'empêche que les corps après leur dissolution ne se recomposent avec les éléments subtils qui servirent à leur formation première; mais bornons-nous à ces mots sur la résurrection.

XXXVII. Pour vous, grands princes, si pleins de bonté, de modération et de clémence, qualités que vous devez autant à la nature qu'à la philosophie, et qui vous rendent si dignes de l'empire, puisque j'ai confondu la calomnie et prouvé notre innocence et notre piété envers Dieu, qu'un signe d'approbation de votre part nous rassure. Quels hommes méritent plus d'être exaucés que ceux qui ne cessent de demander à Dieu que votre couronne passe du père au fils, ainsi que la justice l'exige, que votre empire s'affermisse, s'étende de jour en jour, que tout reconnaisse vos lois! Nous sommes les premiers intéressés à votre bonheur, puisqu'il nous permettra de couler nos jours au sein de la paix et de voler sans obstacle à l'accomplissement de tous vos ordres.

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Toujours à côté du vrai on voit naître le faux; ce n'est pas que le faux naisse du fond même et des principes de la vérité: il est imaginé par certains esprits qui cherchent à trouver dans la vérité même un germe d'erreur, afin de pouvoir plus sûrement la corrompre; on peut s'en convaincre d'abord par l'exemple des philosophes qui se sont livrés à des recherches du genre de celles qui nous occupent, et par leur peu d'accord les uns avec les autres, ou avec ceux qui les ont précédés; aussi quelle confusion d'idées sur le sujet que nous traitons! Il n'est point de vérité que leurs attaques aient respectée; l'essence de Dieu,

sa science, ses opérations divines, tous les devoirs qui découlent naturellement de ces connaissances, le culte que nous lui devons, rien n'a été épargné : les uns ont désespéré d'arriver à la vérité sur ces questions, d'autres lui ont fait violence pour l'accommoder à leurs systèmes; d'autres enfin ont révoqué en doute ce qu'il y a de plus certain et de plus évident : d'où je conclus que celui qui entreprend de traiter ces questions doit partager son discours en deux parties; parler dans l'une pour la vérité, et dans l'autre sur la vérité. La partie destinée à défendre la vérité s'adresse aux personnes qui doutent ou refusent de croire; celle qui traite du fond de la vérité regarde les esprits droits, amis de la vérité et avides de la connaître. C'est pourquoi, lorsqu'on traite ces sortes de sujets, il faut considérer ce qui convient à l'époque où l'on parle, renfermer la discussion dans les bornes qu'elle exige, établir l'ordre que comporte le sujet, suivre fidèlement le plan qu'on s'est tracé, et mettre chaque chose à la place qui lui convient. La méthode, l'ordre naturel, semblent demander que la partie du discours qui établit la vérité précède la partie destinée à la défendre; mais si l'on considère l'utilité, on verra que c'est au contraire celle-ci qui doit être placée la première. Ainsi voit-on le laboureur attentif à n'ensemencer ses terres qu'après les avoir défrichées et débarrassées des ronces et des épines nuisibles à la semence; ainsi voit-on un habile médecin ne faire prendre à un malade les remèdes propres à le guérir qu'après l'avoir délivré de toute humeur vicieuse, ou en avoir arrêté le cours; vous ne ferez jamais entrer la vérité dans un esprit prévenu d'une erreur qui le met en garde contre cette vérité. Aussi, dans l'intérêt de ceux qui m'écoutaient, j'ai toujours commencé par dissiper leur prévention contre la vérité avant de leur donner les preuves qui l'établissent.

Procédons de la même manière dans ce discours sur la résurrection; c'est l'ordre qui convient le mieux, je crois, à mes auditeurs. En effet, sur ce point comme sur tant d'autres, plusieurs sont incrédules, d'autres doutent; ceux mêmes qui admettent les premiers principes ne paraissent pas plus fermes

que les autres : mais ce qu'il y a de plus déraisonnable, c'est qu'ici le doute ou l'incrédulité ne reposent sur rien, et ne peuvent pas même s'appuyer sur la plus légère probabilité

II. Voici donc comment il faut envisager la question : il est certain que l'incrédulité n'est pas toujours le résultat de la légèreté et de la précipitation, qu'elle peut se trouver dans une personne qui cherche sérieusement la vérité et qui désire la connaître (et l'on peut dire qu'elle est fondée lorsqu'elle se refuse à croire des choses évidemment incroyables ; mais il n'est qu'un esprit faux qui puisse traiter de chimère ce qui n'est pas invraisemblable). Je demande maintenant à ceux qui doutent de la résurrection, ou qui la nient, si leur doute ou leur incrédulité n'ont pas leur source dans les passions ou les préjugés, et si leur opinion ne se serait point formée sous l'impression des unes ou des autres ? Il faut qu'ils disent que l'homme ne doit son existence qu'au hasard (sur ce terrain il est facile de les battre), ou bien s'ils reconnaissent une divinité d'où émanent tous les êtres, il leur faut remonter à ce premier principe, et prouver que, même en l'admettant, la résurrection est encore incroyable, impossible ; des lors il leur faudrait démontrer que le pouvoir ou la volonté manquent à ce Dieu pour ranimer nos corps, rassembler leurs membres épars, et re-composer les hommes tels qu'ils étaient autrefois. Mais comment pourraient-ils le prouver ? S'ils ne le peuvent, qu'ils renoncent à leur incrédulité, elle serait alors une impiété, et qu'ils cessent de blasphémer ce qu'ils devraient respecter. Montrons qu'ils n'ont aucune raison pour dire que Dieu ne peut pas ressusciter les morts, ou qu'il ne le veut pas. L'impuissance de faire une chose vient de ce qu'on ne sait pas ce qu'on veut faire, ou de ce qu'on manque de force pour mettre à exécution ce qu'on a conçu. Je conviens qu'il est impossible d'entreprendre et d'exécuter un ouvrage tant qu'on ignore ce qu'il faut faire ; je sais encore qu'il faut un certain degré de puissance proportionnée à ses lumières pour exécuter l'œuvre qu'on médite, et de la manière qu'on l'a

conçue; sans cela, si l'on est sage et qu'on ne veuille rien entreprendre au-delà de ses forces, on se gardera bien de mettre la main à l'œuvre; ou si l'on est assez téméraire pour tenter quelques efforts, ils seront vains et impuissants.

Mais peut-on dire que Dieu ignore la nature des corps qu'il doit rappeler à la vie; des parties les plus grandes comme des plus petites; qu'il perd de vue une seule parcelle de ces corps tombés en dissolution, un seul des éléments auxquels s'est unie chaque parcelle après la dissolution du corps, quelque imperceptibles que soient à nos yeux ces atomes qui ont été se réunir aux parties du monde avec lesquelles ils avaient quelque affinité? N'est-il pas vrai que, même avant l'organisation des êtres divers, Dieu connaissait les principes qui devaient entrer dans leur composition, les parties de ces éléments qui lui semblaient les plus propres à être mises en œuvre? Il n'est pas moins certain que Dieu, après la décomposition de nos corps et la dispersion de leurs éléments dans toutes les parties du monde, sait où est allée chacune des parcelles qu'il avait employées à la création et à la formation complète de chacun de nous; d'autant plus que, selon notre manière de parler et d'apprécier les choses, le plus difficile est de connaître d'avance ce qui n'est pas encore; mais si vous parlez de Dieu, il est de sa grandeur comme de sa sagesse de connaître aussi facilement ce qui n'est pas encore que de savoir ce qu'est devenu ce qui avait été: les lumières ne manquent pas à Dieu, ce n'est pas non plus la puissance.

III. Il peut recomposer nos corps, et la preuve c'est qu'il a pu les créer. Quand il s'est agi de donner à nos corps leur constitution première ou d'en créer les parties élémentaires, il a trouvé le néant docile à sa voix; lui serait-il plus difficile de se faire obéir, quand il commandera à ces corps de se ranimer après leur dissolution, de quelque manière qu'elle ait eu lieu? S'il a pu l'un, il peut également l'autre, et qu'on dise si l'on veut que c'est la fécondité de la matière, ou la combinaison des éléments, ou la disposition des germes humains, qui donne naissance à nos corps, quelque soit le système qu'on

embrasse, mon argument conserve toute sa force; il sera toujours vrai de dire que celui qui a pu donner une figure à une matière grossière, comme tous le reconnaissent, embellir et varier à l'infini cette matière, dépourvue de grâce et de beauté; que celui qui a pu former un tout harmonieux de tant de parties diverses, faire naître une infinité de corps organisés d'un germe simple et indivisible; que celui qui a pu arranger et façonner si merveilleusement une matière brute et informe, et animer ce qui était sans vie, il sera toujours vrai de dire qu'il peut aussi rassembler ce qui est décomposé, relever ce qui est tombé en poussière, ressusciter ce qui n'est plus, et rendre incorruptible ce qui avait été soumis à la corruption. Oui, ce Dieu créateur, ce Dieu d'une puissance et d'une sagesse infinie saura bien encore, s'il le faut, démêler et séparer du corps des animaux carnassiers et voraces les lambeaux de chair du malheureux qu'ils auront dévoré; il saura bien rendre à chaque membre et à chaque partie des membres du corps humain les débris qui lui appartiennent, eussent-ils passé dans une ou plusieurs bêtes féroces, de celles-ci fussent-ils entrés dans d'autres encore, eussent-ils été décomposés avec elles, et avec elles rendus, par l'effet naturel de la décomposition, aux premiers éléments? Et c'est là néanmoins ce qui embarrassait certaines personnes connues d'ailleurs par leur esprit et leur sagacité; ces objections vulgaires leur ont paru, je ne sais pourquoi, très-graves, et même impossibles à résoudre.

IV. Voyez ce qu'on nous répète sans cesse : combien d'hommes ont péri misérablement au fond des mers ou des fleuves, et sont devenus la proie des poissons; combien d'autres, tués dans les combats ou victimes de quelqu'autre malheur, de quelqu'autre accident encore plus déplorable, sont restés sans sépulture, exposés à la voracité des bêtes féroces. Or, quand une fois leurs tristes restes ont disparu, que les membres et les parties des membres dont se composaient ces infortunés se trouvent dispersés dans un grand nombre d'animaux souvent d'espèce différente; quand ils sont une fois mêlés, confondus avec la chair

des bêtes qui les ont digérés, comment les en séparer, les en désunir? Mais ils vont encore plus loin et fortifient l'objection de cette manière. Les animaux engraisés de chair humaine, ceux toutefois qui servent à la nourriture des hommes, descendent eux-mêmes dans nos viscères et s'identifient avec nous; les cadavres humains qui ont été la pâture de ces bêtes passant ainsi dans d'autres corps humains, l'animal transmet l'aliment qu'il a reçu, puisqu'il devient lui-même notre nourriture. Et ici l'on ne manque pas de mettre sous les yeux les spectacles horribles de pères et de mères qui, poussés par la faim, ou par un accès de folie, ont dévoré leurs enfants, ou se sont nourris de leurs corps dans un festin apprêté par la perfidie de leurs ennemis. Ici sont rappelées les tables sanglantes des Mèdes, le repas tragique de Thyeste, et d'autres horreurs semblables qui sont arrivées chez les Grecs et chez les barbares. Après cela, on se croit en droit de conclure que la résurrection est impossible, parce qu'il ne peut se faire qu'un seul et même membre appartienne à deux corps tout à la fois; car, dit-on, ou ce membre retourne à son premier possesseur, et dès lors il laisse un grand vide dans le second, ou bien il revient à celui-ci, et en ce cas le corps du premier reste mutilé et imparfait.

V. Ces objections viennent de ce que la plupart n'ont pas une idée assez juste de la puissance et de la sagesse du créateur et maître de toutes choses; autrement il ne leur serait pas difficile de voir que la Providence a préparé pour chaque animal une nourriture convenable à sa nature et à son espèce; que son intention n'est pas que toutes sortes de mets s'allient indifféremment avec toutes sortes de corps pour servir à leur développement; que sa sagesse, après avoir fait le discernement de ce qui est nutritif, d'avec ce qui ne l'est pas, conserve à chaque aliment sa vertu et ses qualités naturelles, ou les lui ôte pour de bonnes raisons; enfin que c'est elle qui dispose de tout à son gré, qui transporte d'un sujet à un autre ce que bon lui semble, avec des vues toujours infiniment supérieures aux nôtres. Outre cette réflexion, il en est une autre

que ces hommes n'ont pas faite; ils me semblent n'avoir pas examiné la nature et les propriétés de chaque aliment et de chaque individu qui s'en nourrit; car ils auraient vu que tout aliment que le besoin force à prendre ne profite pas toujours, qu'il se corrompt dans les replis de l'estomac, puisqu'il est vomi et sécrété, ou rendu d'une autre manière. Ensorte que, bien loin de se mêler aux parties du corps qu'il devait nourrir, il ne peut supporter une première digestion. De plus, il s'en faut bien que ce qui soutient dans l'estomac la première digestion parvienne en entier aux membres qui devaient s'en nourrir; une partie perd dans les intestins sa vertu nutritive; d'autres parties, à leur seconde transformation, qui se fait dans le foie, sont sécrétées encore, et vont se mêler aux matières déjà dépouillées de la vertu nourricière. Bien plus, toute cette matière ainsi transformée dans le foie ne nourrit pas, mais une partie se sépare encore et demeure ordinairement sans effet; et souvent le peu qui reste, lorsqu'il arrive à sa destination, c'est-à-dire aux membres ou aux parties de membres qui doivent s'en nourrir, se gâte et se corrompt, par le voisinage de quelque humeur maligne et dominante qui infecte ou change en elle-même tout ce qu'elle touche.

VI. Puis donc que les animaux sont infiniment variés dans leur nature, et que les aliments appropriés à leur organisation diffèrent selon l'espèce et la forme de chacun d'eux; puisqu'on distingue dans tout animal trois sortes de digestions et de sécrétions, il faut nécessairement que tout ce qui ne sert point à la nutrition, tout ce qui ne peut s'incorporer à la substance de l'animal, se corrompe et cherche une issue, ou se change en quelqu'autre matière nuisible au corps avec lequel elle ne pourrait s'allier. Il en est tout autrement de la nourriture accommodée à la nature du corps qui la reçoit, élaborée dans les conduits digestifs, et entièrement purifiée par des sécrétions naturelles; elle seule ajoute à sa substance et la développe. Si l'on veut appeler les choses par leur nom, voilà celle qui mérite d'être appelée aliment, quand elle est ainsi dégagée de tout

ce qui était nuisible et étranger, et débarrassée d'un poids inutile qui pesait sur l'estomac et ne servait qu'à assourir la faim. Il est évident que, mêlée et confondue avec toutes les parties du corps, elle ne fait plus qu'un avec lui. Tout aliment qui nous répugne, et que la nature n'a pas fait pour nous, a un sort différent : c'est une espèce de poison bien-tôt repoussé par le corps, s'il y trouve une vigueur et des forces supérieures à la sienne; s'il triomphe, au contraire, il devient un principe de corruption; tout ce qu'il ren-contre de sain, il l'infecte, il le change en humeurs et en sucs ennemis, rien dans le corps ne peut sympathiser ni s'allier avec lui. Ce qui le prouve, c'est que dans la plupart des animaux de vives douleurs se font sentir quand ils ont pris de semblables aliments : des maladies, la mort même, peuvent être la suite de leur avidité; car il est possible que, dans ce qu'ils man- gent, ils rencontrent quelque suc vénéneux et contraire à leur nature : voilà ce qui détruit le corps. Les aliments accom- modés à sa nature lui profitent, ceux qui ne sont pas faits pour lui le corrompent. Si chaque animal a sa nourriture pro- pre, si cette nourriture elle-même ne s'identifie pas tout en- tière avec la substance qui l'a reçue, si ce privilège est réservé seulement à une petite quantité de chyle purifiée par les diverses transformations qu'elle a subies, et mise en état de s'incorporer parfaitement avec le corps et les parties qu'elle doit nourrir, il est bien évident que tout ce qu'un animal mange contre le gré et l'intention de la na- ture ne peut s'identifier avec lui. Que devient cet aliment ? Il est repoussé dans son état de crudité et de corruption, avant qu'il ait eu le temps de se changer en un suc dange- reux; ou bien s'il séjourne dans le corps, il ne manque pas de causer des infirmités ou des maladies souvent incurra- bles, qui corrompent les bons aliments et la chair elle-même, parce qu'elle manque alors de suc nourricier. Et quand même, à force de régime et de remède, on parviendrait à chas- ser cet ennemi domestique; quand il céderait à une forte cons- titution naturelle, il ne quitterait pas le corps sans y laisser de

tristes marques de son passage, puisqu'il n'apporte rien de bon à la nature de ce corps, avec laquelle il ne peut sympathiser.

VII. Pour nous servir d'un mot consacré par l'usage, appelons-le un aliment, si vous le voulez, et supposons qu'une fois introduit dans le corps il se digère et se change en une matière humide ou sèche, froide ou chaude : que pourrait-on conclure de cette supposition ? Rien ; car les corps ne doivent ressusciter qu'avec les parties qui leur sont propres. Or, aucune de ces matières dont nous venons de parler ne lui appartient ; bien plus, elles ne restent pas dans les parties du corps qu'elles nourrissent, comment veut-on qu'elles ressuscitent avec lui ; car alors la vie ne dépendra plus ni du sang, ni de la pituite, ni de la bile, ni de l'air ? Ne nous imaginons pas qu'après la résurrection nos corps auront encore besoin des mêmes soutiens dont ils ne sauraient se passer dans cette vie mortelle, puisqu'avec la corruption et le besoin aura disparu la nécessité des aliments. En outre, quand même on établirait que les transformations subies par ces aliments arrivent à l'état de chair, on ne doit pas même croire que cette nouvelle chair, venue de cette manière, soit nécessaire pour compléter le corps de l'homme auquel elle s'est unie. En effet, la chair ne retient pas toujours celle dont elle s'est accrue, et cette dernière ne demeure pas toujours avec le corps qui se l'était unie ; mais elle se modifie de bien des manières ; elle s'en va ou par la douleur, ou par le chagrin, ou par les fatigues et les maladies ; ou bien encore, elle est desséchée par l'intempérie des saisons, par les rigueurs de la chaleur ou du froid, les humeurs qui se transforment en chair et en graisse venant à s'épuiser faute de recevoir l'aliment qui leur est propre. S'il n'y a point de chair qui soit à l'abri de ces accidents, à plus forte raison celle qui s'est nourrie de mauvais aliments y sera-t-elle sujette. On la voit, à la vérité, se charger de graisse et grossir ; mais bientôt elle rejette ces aliments d'une manière quelconque, ou bien arrivent ces accidents dont nous venons de parler, et c'est alors

qu'elle maigrit à vue d'œil, il ne reste que la chair adoptée par la nature, celle qui, mêlée au corps, entretient sa vie et le met en état de supporter les fatigues ; elle seule, dis-je, reste attachée à ces parties qu'elle unit, qu'elle soutient, qu'elle échauffe.

Si l'on sait faire toutes ces réflexions et admettre nos concessions sur les points controversés, on restera convaincu que dans aucun cas il n'est vrai de dire que la chair d'un homme s'attache à la chair d'un autre homme, soit que dans un moment de surprise on ait mangé de cette chair déguisée par un ennemi, de manière à tromper le goût, soit que dans un accès de folie, ou poussé par la faim, on ait dévoré des corps d'une nature semblable à la nôtre. Cependant, je ne prétends point parler de certains animaux qui ont une forme humaine, ni de ceux dont la nature tient à la fois de l'homme et de la bête, tels que les poètes, dans leur hardiesse, ont coutume d'en imaginer.

VIII. Mais à quoi bon parler des corps humains, qui n'ont été destinés à nourrir aucun animal, et qui ne doivent avoir, à l'honneur de la nature, d'autre tombeau que la terre, puisque nous voyons que le créateur n'a pas assigné aux animaux eux-mêmes les animaux de la même espèce pour nourriture, bien qu'il leur présente dans d'autres espèces l'aliment qui leur convient ? Certes, si l'on peut nous démontrer que la chair humaine a été assignée à l'homme pour aliment, rien n'empêchera qu'on ne vive les uns des autres, comme de tant d'autres choses permises par la nature. Pourquoi ceux qui osent soutenir de pareilles absurdités ne font-ils pas servir à leur table, et n'offrent-ils pas à ceux qui leur sont chers, les corps de leurs intimes amis, comme les mets les plus délicieux et les plus convenables ? Mais s'il y a de l'impiété seulement à tenir ce langage, quelle action plus noire, quel crime plus horrible que celui d'un homme qui se repait de chair humaine ? quel mets soulève autant la nature ! D'un autre côté, s'il est vrai qu'un pareil mets ne peut alimenter le corps, et que dès lors il ne saurait s'allier à sa chair, il faut

en conclure qu'on ne verra jamais la chair de l'homme s'identifier avec la chair de l'homme; car elle est pour lui un aliment contre-nature, bien que, par suite d'une affreuse fatalité, on-ait pu la manger. Ainsi, les corps humains, privés de la faculté de nourrir, et dispersés dans les parties de l'univers où ils ont pris naissance, vont s'unir de nouveau à leurs principes jusqu'au temps marqué par le créateur. Tirées de là une seconde fois, par la sagesse et la puissance de celui qui sut pourvoir chaque animal des facultés qui lui sont propres, ces diverses parties se réunissent dans leur ordre naturel, soit qu'elles aient été consumées par les flammes ou décomposées par les eaux, soit qu'elles aient été la proie des bêtes féroces ou de tout autre animal, soit enfin qu'une partie détachée du tronc avant le temps ait précédé les autres dans la tombe. Chacune d'elles va reprendre la place qui lui fut assignée, pour recomposer le même corps et donner une nouvelle vie à ce qui était mort et tombé en dissolution. Je ne pousserai pas plus loin ce raisonnement, le temps ne me le permet pas; d'ailleurs, tout le monde est de mon avis, tous ceux du moins qui n'auraient pas quelque affinité avec les bêtes.

IX. Comme il me reste des choses beaucoup plus utiles à dire sur le sujet que je traite, je passerai sous silence les inductions qu'on veut tirer des ouvrages de l'homme, lorsqu'on dit que l'ouvrier ne saurait rétablir son ouvrage, s'il vient à être brisé, mutilé ou détruit, lorsqu'on veut qu'à l'exemple du potier ou du statuaire, Dieu n'ait ni la volonté ni le pouvoir de ressusciter un cadavre entièrement réduit en poussière. Ils ne voient pas, les insensés, qu'ils font à Dieu le plus grand outrage, lorsqu'ils mettent sa toute-puissance en parallèle avec des forces infiniment inférieures, et ravalent les ouvrages de la nature au niveau de ceux que l'art a produits. Certes, je me ferais conscience de m'arrêter à de pareilles futilités, il y aurait même de la folie à les relever. Je dirai seulement que ce qui est impossible aux hommes n'est qu'un jeu pour le Tout-Puissant.

Cette seule réflexion, jointe à toutes les raisons que nous avons

déjà données, démontre clairement que la résurrection n'est pas impossible, et par conséquent qu'elle n'est point au-dessus de la puissance de Dieu : nous ajouterons qu'elle n'est pas

contraire à sa volonté.

X. Dieu ne peut se refuser à vouloir qu'une chose injuste soit indigne de lui. Ici l'injustice nuirait ou à l'homme ressuscité, ou à quelqu'autre à son occasion. Or, il me sera facile de prouver que la résurrection ne fait de tort à personne. Et d'abord, elle ne peut nuire aux êtres immatériels, puisqu'elle ne touche ni à leur vie ni à leurs prérogatives ; elle ne saurait nuire non plus aux animaux ou à la matière inanimée, puisqu'ils ne seront plus quand la résurrection aura lieu : ce qui n'existe pas est à l'abri de toute injustice. En admettant même que les animaux continuent à vivre, la résurrection de l'homme ne porterait pas atteinte à leur condition. Car si leur état actuel, cette infériorité qui les asservit à l'homme, qui les courbe sous le joug d'une dure servitude, et les laisse en proie à tous les genres de besoins et d'infirmités, n'est pas une injustice, à combien plus forte raison n'auront-ils aucun sujet de se plaindre quand l'homme, devenu incorruptible et désormais à l'abri du besoin et des privations, n'exigera plus d'eux aucun service, et les rendra pour toujours à la liberté ? En supposant qu'ils eussent la faculté de parler, pensez-vous qu'ils auraient droit de se récrier contre le Créateur, de lui reprocher comme une injustice d'être abaissés, au-dessous de l'homme et de ne point partager avec lui le bienfait de la résurrection ? A deux natures essentiellement inégales, l'être souverainement juste n'a pu donner la même fin. Et d'ailleurs, de quelle espèce d'injustice pourraient-ils se plaindre, puisqu'ils n'ont aucune notion de justice ? D'un autre côté, la résurrection n'est rien moins qu'injuste à l'égard de l'homme qu'elle fait revivre. L'homme, comme vous le savez, est composé d'un corps et d'une âme : auquel des deux la résurrection pourrait-elle nuire ? Est-ce à l'âme ? quel homme de bon sens oserait le dire ? Ne serait-ce pas attaquer à la fois la résurrection et la vie présente ? Car si l'âme ne peut se plaindre d'être ici-bas renfermée dans la prison d'un corps